



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

21 | Avril 2009

Fictions humanitaires

L'humanitaire en fiction

Denis Maillard, Sylvie Brunel, Bruno David et legor Gran



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/humanitaire/95>

ISBN : 978-2-918362-39-5

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2009

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Denis Maillard, Sylvie Brunel, Bruno David et legor Gran, « L'humanitaire en fiction », *Humanitaire* [En ligne], 21 | Avril 2009, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 24 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/95>

Ce document a été généré automatiquement le 24 octobre 2022.

Tous droits réservés

L'humanitaire en fiction

Denis Maillard, Sylvie Brunel, Bruno David et Iégor Gran

Denis Maillard

- 1 « *Se réaliser en faisant de sa vie un roman* »... Nous sommes partis de cette phrase qui pourrait, d'une certaine manière, servir de leitmotiv à l'engagement des volontaires humanitaires. En effet, dans l'imaginaire du public, les ONG et les volontaires humanitaires semblent être faits d'une autre étoffe que le commun des mortels. Ils conjuguent tous les traits de l'héroïsme moderne, à savoir : « *Le désintéressement, l'indignation face à des situations d'injustice, devant le mal, le volontarisme, l'indocilité à tous les pouvoirs, l'impatience au changement, la prise de risques et la fidélité à quelques valeurs universelles* ». J'ai emprunté cette définition à l'introduction de l'essai de Thierry Pech et Marc-Olivier Padis qui s'appelait *Les Multinationales du cœur*¹, car elle me semble assez bien résumer cet héroïsme moderne. En somme, si au début du XX^e siècle, Tintin était journaliste-reporter, n'aurait-il pas plutôt choisi d'être humanitaire à la fin du siècle ? !
- 2 Pourtant, et c'est ce qui a motivé ce nouveau dossier de la revue, on trouve finalement peu de héros humanitaires dans la fiction et assez peu de fictions sur l'humanitaire. Pour préparer ce dossier, nous avons recensé une production fictionnelle qui se révèle, somme toute, assez maigre : quelques films, des scénarios en cours d'écriture qui ne trouvent pas toujours leur aboutissement, une série de romans, quelques bandes dessinées. Comment se fait-il que, face à la potentialité romanesque de l'humanitaire, on trouve si peu de fictions le concernant ? Entre réalité et fiction, où se situe l'action humanitaire ? Pour le savoir, nous avons voulu ouvrir ce débat sans doute inédit et nous avons organisé cette table ronde en invitant Iégor Gran et Sylvie Brunel qui ont pris le temps et – peut-être – le risque intellectuel de mettre les ONG en fiction et Bruno David qui cherche à réfléchir sur les effets de réalité, de fiction ou de séduction que provoquent ces ONG. Je vous présente donc ces trois intervenants.
- 3 Iégor Gran est écrivain. Il a de nombreux livres à son actif et parmi eux, paru en 2003, un livre qui s'appelle tout simplement *ONG !* et qui est – si je le résume rapidement, l'histoire de la cohabitation difficile de deux organisations non gouvernementales, La Foulée verte et Enfance & Vaccins, chacune défendant une cause qu'elle croit juste et

unique. L'histoire révélera alors de manière assez crue les facettes, les caractères de quelques personnages qui peuplent les ONG.

- 4 Sylvie Brunel est géographe. Elle a longtemps appartenu au monde humanitaire – cinq ans chez Médecins sans Frontières, douze ans à Action Contre la Faim. On lui doit *Géopolitique de la faim* et de nombreux ouvrages de référence, le dernier en date sortant en ce moment et s'intitulant *Nourrir le monde, vaincre la faim*². Mais si nous l'avons plus particulièrement invitée aujourd'hui, c'est parce qu'en 2003, elle a publié un roman intitulé *Frontières*, chez Denoël³. Dans ce roman, Sylvie Brunel a fait le choix d'aller regarder ce qui se passe derrière ce que montrent les médias, au-delà des images qu'a le grand public, bref, la cuisine interne, l'envers du décor. Ce livre a été écrit, me semble-t-il, à un moment de rupture entre Sylvie Brunel elle-même et le monde humanitaire, un moment de réflexion et de prise de distance vis-à-vis de celui-ci. Et le roman est à vrai dire assez critique et à charge contre le fonctionnement des ONG, même si la bonne volonté de l'infirmière ou du logisticien, certains des héros du livre, ne sont pas mis en cause.
- 5 Et enfin, Bruno David, qui est président de Communication sans Frontières, une ONG qui conseille les ONG et les organisations humanitaires et réfléchit sur « l'effet de réalité » : comment les ONG jouent avec celle-ci et peuvent, dans leur communication, rejoindre une certaine fiction.
- 6 J'ai envie de commencer la discussion en posant à nos deux écrivains une question toute simple : pourquoi avoir pris les ONG comme sujet de roman ? Qu'est-ce qui, selon vous, prêtait à la fiction dans ce monde des organisations non gouvernementales ?

Igor Gran

- 7 Dans mon cas, le but du jeu n'était pas de chercher à comprendre comment marche une ONG ou de voir l'envers du décor, mais plutôt de voir comment fonctionnent les hommes. Car eux, ils ne changent pas, qu'ils travaillent dans une entreprise de croque-morts, dans une ONG, ou au ministère des Finances ! Ce qui m'intéressait, c'est le fait qu'un être humain, persuadé d'être dans une juste cause, aveuglé par un discours masquant la réalité, peut vouloir faire le bien, et finalement, malgré lui, être amené à faire le mal. Et là, en effet, les ONG me semblaient assez intéressantes parce que ce sont des structures qui ont été créées pour faire le bien. À ma connaissance, ce sont d'ailleurs les seules structures – à part les institutions religieuses – qui ont cet objectif. Certes, les ONG ont bien souvent, maintenant, un fonctionnement d'entreprise, mais elles ont pour vocation la propagation du bien. Les personnes qui s'engagent ne sont pas forcément recrutées selon des critères de moralité irréprochable, elles ont souvent des parcours différents, mais si elles viennent là, c'est parce qu'elles veulent donner un sens à leur vie, en sauvant des enfants par exemple. C'est une façon pour elles de magnifier leur propre expérience, de se magnifier elles-mêmes et peut-être même d'accéder à une certaine forme de sainteté via l'ONG.

Sylvie Brunel

- 8 En ce qui me concerne, j'avais toujours publié des essais, des livres académiques ou engagés, mais jamais de romans. Quand je démissionne de la présidence d'Action Contre la Faim en février 2002, c'est quelque chose de violent qui m'amène à me positionner contre un monde qui a été ma vie pendant dix-sept ans. Pour surmonter cela, je décide de recourir à la fiction parce que ma position face à l'humanitaire est ambiguë, ambivalente. Durant toutes ces années, ce milieu des ONG a été mon monde, un monde auquel j'ai adhéré complètement parce que j'y ai rencontré des gens

merveilleux. Mais en même temps, j'ai pu voir comment une structure humanitaire peut se dévoyer pour des raisons financières, de management ou de contexte géopolitique – car l'humanitaire est devenu un acteur de la diplomatie internationale. Et dans un certain nombre de crises graves, on se demande si nous – je continue de dire « nous », alors que ça fait cinq ans que je n'y suis plus – menons une action bénéfique ou maléfique.

- 9 Je vais donc choisir le roman parce que c'est pour moi le seul moyen de rendre compte de cette ambivalence. Comment ? D'abord, en mettant en scène un certain nombre de personnages très différents, mais qui sont, pour moi, archétypaux : l'infirmière qui part bardée de la conviction qu'elle ne peut que faire le bien ; le logisticien, un jeune cadre un peu cynique qui se dit que faire de l'humanitaire enrichira son plan de carrière mais qui, confronté à un certain nombre de difficultés de terrain, va s'humaniser. Il y a aussi celui qui, se rendant compte de l'impossibilité de changer les choses, passera du côté des rebelles... Bref, on a dans *Frontières* une galerie de portraits qui montrent comment on peut avoir des moments d'exaspération, de colère ou de profond altruisme. Mais par ailleurs, j'avais un certain nombre de choses à dire sur ce que j'appelle « la dérive mercantile » des ONG - c'est-à-dire le poids de la communication, du marketing – sur les relations tendues entre le siège et le terrain, ce dernier ne se sentant pas toujours représenté par le siège. J'avais aussi des choses à dire sur l'instrumentalisation de l'humanitaire dans un certain nombre de pays, par exemple, pétroliers. Je me suis donc dit que j'allais prendre un pays et une ONG emblématiques, des personnages archétypaux et construire un roman géopolitique destiné à être – si je puis dire, de façon très prétentieuse – « décortiqué » par les lecteurs et notamment par les gens du milieu humanitaire, qui y retrouveraient certains des moments qu'ils avaient eux-mêmes vécus. Par contre, contrairement à Iégor Gran, mon éditeur ne voulait entendre parler ni d'ONG, ni d'humanitaire dans le titre. Je voulais l'appeler au départ *Une Lueur humanitaire* pour cette toute petite lumière dans l'obscurité, cet espoir que je voulais aussi faire passer.

Denis Maillard

- 10 Pourquoi l'éditeur ne voulait-il pas d'un tel titre ?

Sylvie Brunel

- 11 Il estimait que ce n'était absolument pas vendeur. Est-ce parce que le livre de Iégor Gran qui est sorti la même année s'appelait *ONG !* qu'il ne l'a pas souhaité ? Je ne sais pas. Le fait est que le livre de Iégor s'est bien vendu, et qu'il a eu tous les prix possibles et imaginables dont celui de l'Humour noir. Finalement, le mien est paru sous le titre *Frontières* et je dois dire qu'il me convenait aussi parce que vous avez bien compris qu'il fait référence au sans-frontiérisme, mais qu'il peut aussi symboliser la frontière entre le bien et le mal et la frontière géographique bien sûr, puisque je suis géographe. J'ai donc pu jouer sur un certain nombre de symboliques grâce à ce titre.
- 12 Je dois quand même dire que, malgré son relatif succès, mon éditeur n'a pourtant jamais voulu sortir ce livre en édition de poche et je sais qu'il y a eu, au sein du groupe Gallimard des résistances internes pour qu'il en soit ainsi. Des gens m'ont même dit au téléphone qu'ils allaient « tuer » mon livre. Cela m'a quand même extrêmement marquée.

Denis Maillard

- 13 Je parlais de « prise de risques » en commençant ce débat, mais je vois que cela peut être vraiment le cas... Je repense d'ailleurs à une étude sociologique, *Le Travail humanitaire* de Siméant et Dauvin – même si elle n'a rien à voir avec le roman – parue à la même époque que *Frontières*, qui avait également entraîné une levée de boucliers chez certains humanitaires. D'une certaine manière, ils décrivaient la même chose que vous-mêmes, mais avec une autre démarche... Alors, qu'est-ce que permet la fiction que ne permet pas un travail sociologique ?

Sylvie Brunel

- 14 Un essai sociologique va dérouler une démonstration alors que la fiction suggère sans asséner. Je voulais, par le biais de la fiction, ouvrir un certain nombre de portes que je ne refermais pas forcément.

Denis Maillard

- 15 C'est intéressant parce que l'on est au cœur de ce rapport à la réalité dont je parlais. Vous semblez dire que la sociologie va faire une photographie, alors que le roman permet d'amener les personnages, de les faire bouger et de rendre finalement davantage l'ambiguïté, la subtilité... À quel moment la fiction touche la réalité ? Dans le livre de Iégor Gran, les deux ONG qui partagent le même immeuble sont là aussi un peu archétypales. Ce n'est pas pour rien que ce livre a eu le Prix de l'Humour noir, car il y a un côté farce alors qu'on touche à plusieurs reprises quelque chose qui est réel. Je prendrai un seul exemple : la création d'une nouvelle langue... Dans votre livre, les salariés de l'une des structures appellent les bénévoles des « *gratuits* » et je trouvais que l'invention de ce terme rendait très bien le rapport un petit peu ambigu que les ONG ont envers certains de leurs propres membres. Finalement, vous êtes ici parvenu à rendre un effet de réalité par la fiction...

Iégor Gran

- 16 Je ne sais pas écrire d'articles et je ne suis pas sociologue. La seule chose que j'aime et que je sache faire, c'est écrire de la fiction, c'est-à-dire raconter des histoires. C'est ça le but : se lever le matin et se dire « *Voilà, une nouvelle journée commence, je vais me faire plaisir. Je vais raconter une histoire, inventer des personnages et, un peu comme Dieu, leur faire faire des choses souvent désagréables, les piquer un peu et voir comment ils réagissent* ».
- 17 Alors comment approcher de la réalité ? Là, chaque écrivain a sa manière de faire. Moi, j'ai choisi dans plusieurs livres – pas seulement dans *ONG !* – de l'aborder soit par le grotesque, soit par l'absurde, soit par le fantastique. Encore une fois, le but du jeu n'est pas de parler des ONG, mais de parler de l'être humain. Fondamentalement, au bout du compte, au bout de chaque personnage, il y a un être humain qui va prendre les décisions et ce qui m'intéresse, c'est comment il va les prendre, à quoi va-t-il être aveugle et quel va être le cheminement de sa pensée...
- 18 Je suis très content si vous me dites que c'est réaliste et que ça fonctionne. Pourtant, je n'ai jamais mis les pieds dans une ONG et je ne me suis absolument pas documenté. Pour moi, c'est plutôt ça une démarche d'écrivain : je trouve qu'un récit serait beaucoup trop fade et inintéressant si on y mettait exactement des choses que tout le monde peut reconnaître... C'est ma stratégie d'écrivain, c'est ce qui me fait plaisir. D'autres écrivains fonctionnent différemment, mais moi je trouve qu'il faut se servir de l'outil que l'homme a vraiment et qui le distingue de l'animal : c'est-à-dire son imagination. C'est la seule manière qu'on a de battre la vitesse de la lumière, on n'en a pas trouvé d'autre, et je ne vais pas commencer à recopier ce que je trouve dans une

ONG. Ce qui m'intéresse, c'est d'inventer une chose qui soit, par une certaine forme de grotesque, une sorte de miroir assez proche de la réalité. Si j'y arrive, tant mieux, mais je peux aussi ne pas y arriver. Le vrai risque, c'est celui-là, c'est de me planter.

Denis Maillard

- 19 Ce que vous semblez dire, c'est que finalement, au-delà de l'ONG ou de l'humanitaire, tout contexte se prête à la fiction. Mais est-ce qu'il y a une spécificité de l'humanitaire pour la fiction ?

Igor Gran

- 20 Dans le cas de ce roman précis, oui, parce que j'ai enquêté sur le bien, sur l'idée qu'on s'en fait et de sa propagande, le fait de vouloir imposer le bien à autrui, d'être le héros du bien, etc. Il se trouve que là, oui, pour le coup, les ONG étaient bien dans ma ligne de mire !

Denis Maillard

- 21 Toujours à propos de ce potentiel fictionnel et du rapport qu'entretient l'humanitaire avec la réalité et la fiction, je me tourne vers Bruno David : finalement, les ONG, dans leurs discours et leurs communications, véhiculent des images qui semblent être la réalité, mais en quoi sont-elles construites et en quoi finalement tirent-elles vers la fiction ?

Bruno David

- 22 Je pense qu'on a plein d'exemples, à longueur d'année, dans les crises qui sont traversées par les ONG, de la manière dont la réalité, bien souvent, dépasse la fiction. Et c'est souvent plus difficile d'ailleurs de décrire la réalité vécue en ONG que d'écrire une forme de fiction qui est souvent bien éloignée de ce que l'on peut voir, entendre quand on est sur le terrain d'activité.
- 23 Ce qui est intéressant aussi, c'est de voir comment on arrive à resituer ce qu'on va appeler une « forme de réalité » ou une « forme de fiction ». On a eu un exemple extraordinaire où la réalité a dépassé la fiction : c'est L'Arche de Zoé ! Est-ce que ça aurait fait un bon roman ou pas ? Est-ce que ça aurait fait un bon film ou pas ? Est-ce que c'est vendeur ou pas ? Est-ce que, derrière, il y aurait eu un gros tirage ou pas ? En tout cas, il y a eu de l'audience, ça, c'est clair.
- 24 Forcément, dans l'humanitaire, il y a une part d'imaginaire qui est portée, véhiculée par les personnes qui construisent et qui font l'humanitaire. Mais il est véhiculé aussi par les gens qui « consomment » l'humanitaire : les donateurs, les médias eux-mêmes qui sont un vecteur entre les acteurs d'humanitaire et d'autres consommateurs d'humanitaire. Donc, là-dessus, s'est créé un imaginaire extrêmement fort : depuis quarante ans, se sont créées des mythologies et des iconographies. Elles sont porteuses de sens, de représentations dans lesquelles on va se retrouver ou non, mais en tout cas on peut tout à fait être mobilisés par une forme de représentation, qu'elle soit fictive ou réelle. Et l'humanitaire est un grand producteur d'imaginaire. Bernard Kouchner, pour les Français, est porteur d'un imaginaire fort. Ce n'est pas pour rien s'il est au musée Grévin !
- 25 Mais derrière cet imaginaire, se construit aussi une forme de séduction qui est un élément déterminant dans la relation marchande. Car quand vous avez une relation avec une marque, un produit, un ouvrage, un auteur, un réalisateur, etc., celle-ci est construite sur la séduction, c'est-à-dire que vous donnez l'autorisation à cet écrivain, à

ce réalisateur ou à ce musicien de vous séduire par le produit de son talent. Or ce n'est pas du tout le cas chez les humanitaires. Ce qui construit la relation entre vous et les humanitaires n'est pas basé sur la séduction, mais sur l'information. Il faut donc une réalité extrêmement concrète – « *Dites-moi ce qui se passe et ce qu'il faut faire* », demande-t-on aux ONG – et ne pas transformer la réalité pour en faire une forme d'imaginaire.

- 26 Or, aujourd'hui, on se rend compte que c'est essentiellement sur des choses extrêmement tangibles que l'on travaille. Le marketing et la communication sont des outils qui travaillent sur la séduction, mais pas du tout sur l'information. La publicité n'a pas pour but de vous informer, mais de vous séduire. Or, à partir du moment où les ONG, les humanitaires travaillent essentiellement sur des logiques marketing ou commerciales, ils travaillent évidemment sur la séduction et donc sur une forme de représentation du monde et de leur ONG qui s'éloigne de la réalité.
- 27 C'est ce qui fait que les choses sont extrêmement difficiles dans le travail de communication pour les ONG. À mon sens, pour des ONG qui se respectent, la difficulté est de savoir quelle est la limite entre le réel et la fiction. Et je vais encore plus loin, car quand on voit aujourd'hui des campagnes d'ONG, on ne sait même plus si l'image est réelle ou pas ni où elle a été prise : on peut faire une campagne sur le Darfour, même si ce n'est pas une image du Darfour ; on peut montrer un enfant africain aujourd'hui sur une campagne, mais on ne saura ni d'où il vient ni son histoire. Bref, on peut nous raconter ce que l'on veut ! Et ça, ce n'est pas de l'information, c'est de la communication et du marketing. Le glissement est extrêmement dangereux pour les ONG. On a déjà lancé une réflexion là-dessus avec Médecins du Monde. Et le fait que des écrivains s'emparent de ces thématiques et de ces représentations qui deviennent de plus en plus discutables est extrêmement louable parce que, derrière le roman, il y a des messages à décrypter. Ces messages, les humanitaires ne sont pas forcément en situation de les comprendre ou, s'ils les comprennent, de les accepter et de les recevoir, car c'est toute la mécanique globale du système qui peut être remise en cause. Donc, forcément, ça fait peur.
- 28 Globalement, les gens qui racontent les histoires sur l'humanitaire, ou en tout cas qui prennent le théâtre de l'humanitaire comme sujet de traitement, sont souvent des acteurs de l'humanitaire, c'est-à-dire des gens qui ont eux-mêmes nourri ce milieu-là. C'est très difficile de trouver des gens hors de ce milieu et qui vont y trouver la matière pour un scénario ou une pièce de théâtre. Car c'est difficile d'avoir suffisamment de recul sur un milieu auquel on n'appartient pas pour se l'approprier comme une forme de représentation du monde. Mais quelqu'un qui écrit un roman policier n'a pas besoin d'être forcément policier ! Alors est-ce que quelqu'un peut écrire un roman ou tourner un film sur l'humanitaire sans être « humanitaire » et sans se prendre une volée de bois vert ? Déjà que même les humanitaires qui écrivent sur l'humanitaire ont toutes les chances d'être critiqués... Bref, il devient extrêmement difficile de relater la vérité.
- 29 Pourtant, on n'a pas forcément besoin d'avoir vécu une histoire pour écrire un roman. Mais chez les humanitaires, on accepte mal que quelqu'un parle de ce qu'il n'a pas vécu car il y a cet élément, à mon avis déterminant, qui est lié à la réalité, l'information, le témoignage et le travail journalistique. On veut qu'on nous raconte la vie telle qu'elle est. Quand on passe dans la fiction, on a un contrat tacite avec la personne qui va lire le roman ou voir le film : elle sait que c'est de l'interprétation, la vision des choses de l'auteur, mais que ce n'est pas de l'information.

Sylvie Brunel

- 30 *Frontières* est une fiction construite à partir de faits réels que j'ai remaniés sous la forme d'une histoire qui se tient, de tout un ensemble de faits qui se sont passés, soit à l'intérieur des associations pour lesquelles j'ai travaillé, soit sur le terrain : regroupements de populations au Burundi, instrumentalisation des déplacements de populations en Éthiopie ou au Darfour pour avoir accès au pétrole, amputations en Sierra Leone... J'ai construit ce roman comme un kaléidoscope pour mettre en scène un ensemble de faits réels, mais reconstruits de manière à donner une fiction dans laquelle j'ai injecté beaucoup de moi à travers le personnage de Sarah l'infirmière. On m'a raconté que lorsque le livre est sorti - j'étais déjà partie d'Action Contre la Faim - le grand jeu dans l'association était d'essayer de trouver quelles personnes réelles se cachaient derrière mes personnages ! Mais en réalité, ces personnages, je les avais reconstruits à partir de différentes personnes qui y travaillaient pour en faire, par exemple, le directeur général de l'association ou l'infirmière... Pour moi, ce roman est une « fiction vraie », si je puis dire, à savoir qu'on peut comprendre un certain nombre de logiques de fonctionnement des ONG en lisant *Frontières*.

Denis Maillard

- 31 Pourquoi ne pas être allée plus loin dans l'imagination pour décrire, inventer des situations qui ne sont pas forcément vraies mais qui disent quelque chose de la réalité ?

Sylvie Brunel

- 32 Parce que j'ai été marquée par les dix-sept ans que j'avais passés dans l'humanitaire. Donc, c'était aussi une catharsis ou une thérapie d'écrire *Frontières*, une façon de me libérer d'un ressenti. Quand j'ai démissionné d'Action Contre la Faim, les gens ne cessaient de me faire venir dans les médias pour me faire dire que le milieu des ONG était détestable. Mais ce n'était pas du tout ce que je voulais dire puisque j'avais fait partie de ce monde-là et que je ne le reniais pas, même si je n'étais plus en phase avec lui à ce moment-là. Je ne voulais pas pour autant tomber dans cette dénonciation de l'humanitaire. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré faire un roman en me disant que ceux qui prendraient la peine de le lire comprendraient toute l'ambiguïté, la complexité et la forme de violence qui règne aussi dans ce monde humanitaire. Pourquoi la violence de ce monde humanitaire ? Parce que chacun s'estime dépositaire de la vérité humanitaire. Quand on rentre dans une ONG, on le fait pour un certain nombre de raisons qui relèvent souvent de motivations intérieures, de failles internes et de désirs profonds. Et l'on découvre des institutions qui fonctionnent comme d'autres institutions, avec des logiques qui sont d'une certaine manière légitimes – sinon elles ne pourraient pas fonctionner, avoir des fonds et donc mener des programmes avec professionnalisme – mais qui n'en sont pas moins choquantes ou décevantes. Le contraste entre ce que l'on porte en soi et cette réalité produit alors souvent un choc qui se traduit par de véritables crises existentielles qui expliquent la virulence des affrontements au sein des ONG. C'est le cas à l'occasion des assemblées générales, ou de simples débats où des personnes qui s'estiment toutes porteuses d'une vérité – qui n'est pas celle de la personne en face – en viennent à s'entredéchirer au nom de « leur » vérité.

Igor Gran

- 33 À la sortie de mon livre, les réactions ont été très violentes. Je me souviens par exemple de deux anecdotes. La première, à France Inter, où l'on m'avait invité pour une chronique littéraire. Un des chroniqueurs cinéma m'a dit hors antenne : « Ah ! vous, je

vous connais, et je ne vous serre pas la main ! Pendant que vous vous amusez avec votre livre, moi, Monsieur, j'ai un ami qui soigne des enfants en Afrique ». Il s'est levé et il est parti... J'ai été très étonné car cet homme, par le fait de connaître un ami qui travaillait en Afrique, avait récupéré une partie de son aura, comme s'il y avait eu une sorte de transmission à distance du bien fait par cet ami humanitaire. J'ai fait un parallèle avec le travail des moines au Moyen Âge, en songeant à ces moines qui s'étaient enfermés afin de prier pour l'ensemble de l'humanité pendant que le reste des simples mortels s'occupent de leur vie normale. Et là, je me suis dit que les ONG étaient peut-être les monastères du monde contemporain...

- 34 L'autre anecdote a eu lieu à LCI où j'étais invité avec l'ex-directeur de Greenpeace. Quand on lui a demandé son avis sur mon livre, en plateau, il s'est montré mitigé mais sans être hostile. Par contre, quand on a coupé l'antenne, il a pris le livre et me l'a lancé au visage en hurlant : « *Ce livre, c'est vraiment de la merde !* » J'ai trouvé ça extraordinaire, et je lui ai dit qu'il aurait dû s'exprimer ainsi pendant que la caméra tournait, parce qu'il aurait ainsi fait la démonstration exacte de ce qui était dans le livre, à savoir la manière dont on devient intolérant aux autres propositions quand on est obnubilé par sa propre idée.

Bruno David

- 35 C'est très juste parce que c'est la très grande difficulté dans le monde humanitaire aujourd'hui : prendre du recul par rapport à ce qu'on fait. Il y a pourtant, de manière récurrente, des débats dans les ONG où le monde humanitaire s'interroge sur lui-même, sur ses limites. De nombreux ouvrages paraissent et ils aboutissent à une mise en perspective du système. Mais ça ne suffit pas encore.
- 36 De même, il n'est pas rare de rencontrer des personnes dans ce milieu en se disant qu'elles feraient d'excellents personnages de romans ou de films tellement les situations sont parfois ubuesques, ahurissantes ! Et pourtant, ça ne se fait pas, parce que les ONG sont tellement prises dans leur réalité et dans leur vision du monde qu'elles ont énormément de mal à prendre du recul. Des auteurs le traitent mais sous l'angle historique, sociologique ou même ethnologique.
- 37 Je trouve le roman et la fiction extrêmement intéressants pour l'humanitaire parce qu'ils peuvent permettre d'aborder des sujets extrêmement délicats sans stigmatiser des individus, des personnes ou des situations.
- 38 Enfin, quand on parle de fiction, et puisqu'il existe des romans de science-fiction, on pourrait très bien penser à de « l'humanitaire-fiction ». C'est en effet une chose qui n'est pas du tout abordée dans l'humanitaire. Or qu'est-ce qui nous empêche aujourd'hui de faire de la prospective par rapport à l'humanitaire ? Les humanitaires ont un problème, qui les ramène sans cesse à la réalité, c'est qu'ils passent leur temps à parler des quarante ans qui se sont écoulés ! Ce qui serait formidable, ce serait de parler des quarante ans à venir. Car ce ne seront certainement pas les mêmes conflits, les mêmes manières de gérer les choses, les ONG vont changer. Déjà les personnes qui pratiquent aujourd'hui l'humanitaire évoluent, leurs techniques changent, leurs mentalités également... Est-ce que la fiction ne peut pas nous aider justement à visiter le monde de demain ? L'imagination doit être une règle chez les humanitaires.

Denis Maillard

- 39 Est-ce qu'il faut que les ONG fassent appel à des écrivains ?

Igor Gran

40 Si ce n'est pas gratuit, je veux bien ! Sinon...

Sylvie Brunel

41 Ce qui me marque dans toutes les ONG que je connais, c'est qu'elles ont eu des écrivains en leur sein. Une association comme Médecins du Monde compte un certain nombre de belles plumes. Mes enfants, par exemple, ont adoré les livres de Philippe Granjon de Médecins du Monde. Moi, quand j'étais enfant, je lisais *Fantômette*, eux, ils lisaient *Médecins de l'impossible...* C'était fabuleux pour eux, un formidable éveil... À Action Contre La Faim, il y a eu Jean-Christophe Rufin qui a quasiment écrit le roman de l'humanitaire. Médecins sans Frontières aussi a éprouvé le besoin, à un moment, de consigner son histoire à travers le livre d'Anne Valleys parce qu'on se rend compte que l'histoire s'évapore, que les souvenirs sont souvent contradictoires, que les gens ne retiennent pas la même chose. Il est donc important de demander à une personne – un écrivain – d'aller écouter ce que chacun a à raconter. Souvent dans les ONG, les fondateurs finissent par être littéralement expulsés comme des indésirables ou par s'en aller suite à de douloureuses déceptions, ce qui fait que toute une histoire des ONG se perd puisque toutes ces personnes partent avec leurs souvenirs. Du coup, on est bien souvent obligés de réinterpréter l'histoire.

42 Je pense aussi aux gens qui rentrent du terrain. Ils ont souvent du mal à raconter les choses qu'ils portent en eux parce qu'ils parlent à des personnes, par exemple leur propre famille, qui ont en tête la communication institutionnelle des ONG. Et il y a un tel hiatus entre ce qu'ils ont vécu et les représentations que les gens ont en tête, qu'en voulant parler de la complexité des choses, en voulant apporter un peu de recul et de nuances, ils seront catalogués soit comme déçus, soit comme ayant des problèmes personnels.

43 Pour recevoir cette parole, les ONG ont des outils très utiles, comme *How Di Body* à ACF ou *Dazibao* à Médecins sans Frontières. Ce sont des journaux internes, plus ou moins officiels, dans lesquels les expatriés ou les salariés « se lâchent » et peuvent raconter ce qu'ils ont ressenti. C'est vraiment nécessaire de pouvoir se livrer de cette façon quand on vit quelque chose de difficile ou d'injuste. Car s'il n'y a pas la médiation de l'écriture, on peut être submergé par la violence de ses émotions. Écrire, c'est une façon de confronter son expérience à celle des autres. Et c'est pour toutes ces raisons, je pense qu'on a besoin d'écrivains, mais également d'historiens, dans les ONG. Vous disiez que peu de romans avaient été publiés sur l'humanitaire ; c'est peut-être vrai, mais je peux vous dire que beaucoup de choses ont été écrites car j'ai reçu beaucoup de témoignages de gens qui m'ont dit avoir écrit 100 ou 200 pages sur leur expérience.

Denis Maillard

44 Comment expliquez-vous, par exemple, qu'ACF ait été un tel vivier d'écrivains ?

Sylvie Brunel

45 Il faut se souvenir qu'ACF a été créé par des intellectuels qui partent d'une idée totalement sublimée du sud dans le but de sensibiliser à l'action contre la faim. J'étais alors à MSF et ACF représentait pour nous une bande d'intellectuels en chambre qui se lancent sur un sujet auquel ils ne connaissent rien. N'oublions pas qu'en 1984-1985, les campagnes d'ACF dans Paris disaient « Nous allons vaincre la faim », ce qui implique une bonne dose d'utopie ! Par la suite, l'association va se professionnaliser et devenir une vraie ONG de terrain.

Denis Maillard

- 46 Je trouve intéressant qu'ACF ait nourri en son sein un écrivain qui, à mon sens, est un des grands de ce début de XXI^e siècle...

Sylvie Brunel

- 47 Jean-Christophe Rufin, bien sûr...

Denis Maillard

- 48 Non, je pensais à Jonathan Littel...

Sylvie Brunel

- 49 Aussi, oui, mais il n'a pas parlé d'humanitaire...

Denis Maillard

- 50 C'est justement ce qui est intéressant. Il a été sur des terrains très difficiles qui auraient pu l'inspirer...

Sylvie Brunel

- 51 Jonathan Littel a été effectivement en mission dans des pays très violents et j'ai retrouvé dans son livre, *Les Bienveillantes*, cette violence qu'il avait prise de plein fouet. En général, cette violence donne des gens meurtris, détruits et j'ai connu des gens brillants qui n'ont pas été en mesure de sublimer cette expérience. Jonathan Littel, lui, a choisi de traiter en quelque sorte la banalité du mal en revenant à cette période emblématique de notre histoire et non pas d'écrire un roman sur l'humanitaire aujourd'hui.

Iegor Gran

- 52 J'ai peut-être un début d'explication sur ce point. C'est qu'à l'origine, l'humanitaire est un cliché. Vous citiez en commençant la liste des qualités supposées des humanitaires. Et bien, cette liste, on la retrouve dans les romans à l'eau de rose : avant, le prince charmant était avocat ou aventurier et maintenant il est humanitaire. Mais le problème, c'est qu'un romancier n'arrive pas à travailler avec un cliché ou il prend le risque de rater son expérience littéraire en produisant quelque chose qui sera décevant, sans surprise. Ou alors, il faudrait travailler comme Quentin Tarantino, en prenant le cliché et en en faisant quelque chose de supérieur. L'autre solution est de partir des personnes qui travaillent dans l'humanitaire, car chaque personne est différente.

Denis Maillard

- 53 Mais est-ce que des auteurs ne vous ont pas déjà suivi dans cette proposition ? Car finalement, on se rend compte que beaucoup des romans écrits sur l'humanitaire tournent rapidement autour des errements d'un personnage occidental confronté à des situations dramatiques. Le problème, c'est que l'humanitaire n'est plus le sujet : il devient un prétexte à cette introspection. On rebondit alors sur ma question de départ : y a-t-il possibilité d'un roman humanitaire qui gommerait les individus pour se centrer sur la situation ?

Iegor Gran

- 54 Je crois que la proposition de Bruno David de faire de l'humanitaire-fiction est bonne. En se projetant dans un futur qu'on ne connaît pas, on évitera le cliché...

Bruno David

- 55 C'est sûr que l'humanitaire produit énormément de clichés ! Tout le monde a en tête l'image du médecin blanc avec son stéthoscope autour du cou et un enfant africain dans

les bras. On a beaucoup d'autres clichés : du SDF, de la violence, de la guerre ou des camps de réfugiés... Tous ces clichés permettent de fournir au monde une représentation partagée. Mais c'est la même chose partout : si vous regardez un film de guerre qui ne présente pas les clichés de ce type de film, alors ce n'est pas un bon film de guerre ; *idem* si vous lisez un roman policier qui ne contient pas les clichés du genre, etc. Il faut peut-être que l'humanitaire accepte d'avoir été producteur de clichés, de continuer à en produire de façon massive sans avoir suffisamment d'imagination... Car on peut légitimement se poser la question : est-ce que l'humanitaire a la force et la capacité d'imaginer le monde de demain, pas forcément sur les ressorts qui lui ont réussi jusqu'à aujourd'hui, mais en imaginant ceux qui l'amèneraient à nourrir de nouvelles représentations ?

- 56 Il est intéressant de noter que d'autres milieux produisent du cliché : les armées produisent par exemple celui du soldat de 3^e génération, bardé d'équipements et de technologies, mais qui a un enfant africain dans les bras, parce qu'il fait de l'humanitaire. C'est de l'humanitaire-fiction, une représentation très nouvelle, qui relègue presque les humanitaires « normaux » à une dimension un peu ringarde avec leur sac à dos, leur tee-shirt et leur tente ! Dans le même ordre d'idée, certaines ONG véhiculent le cliché des « superlogisticiens ». Je les appelle les « ONG DHL » parce qu'elles font passer l'idée qu'en l'espace d'une semaine, elles peuvent envoyer des tonnes de palettes par Boeing dans n'importe quel pays du monde, même en Birmanie, quitte à rester sur le tarmac parce que les autorités refusent toute présence humanitaire ! On pourrait bâtir de la fiction là-dessus, mais peut-être que les clichés ne sont pas suffisamment forts pour construire du film, du roman, ou en tout cas aller au-delà, précisément, de ces clichés... Et pourquoi ne pas penser à la chanson aussi : l'humanitaire n'est jamais chanté !...

Sylvie Brunel

- 57 *We are the world*, Prendre un enfant par la main, tout ça, c'est de l'humanitaire chanté : chaque fois qu'il y a eu une grande cause humanitaire, il y a eu des chansons !

Bruno David

- 58 C'est plutôt du marketing de l'humanitaire, la bonne conscience qui est chantée. Mais la réalité du vécu d'un humanitaire sur place, cela n'a pas été chanté. Mais quel chanteur, aujourd'hui, serait capable d'aller au-delà et faire des chansons à plusieurs composantes où l'on s'interrogerait sur le sens et la finalité de l'action humanitaire ? Corneille, ce chanteur rescapé du génocide des Tutsis au Rwanda n'a pas écrit de chanson sur son vécu. On peut se demander pourquoi. Il n'est pas sûr que les gens aient envie de l'entendre. Moi, je pense que ça ne fait pas vendre tout simplement.

Igor Gran

- 59 Vous parliez à juste titre des romans policiers, d'espionnage ou de science-fiction et j'ai l'impression qu'il manque les règles romanesques propres à l'humanitaire. Agatha Christie a établi des règles dans son domaine. On pourrait très bien imaginer qu'un auteur, un jour, les trouve en ce qui concerne le roman humanitaire, pour en faire un genre à part entière.

Bruno David

- 60 Les personnages des polars sont toujours ambigus, presque schizophrènes, avec des clichés de genre : il a été un grand flic, devenu alcoolique, moitié flic, moitié voyou, et puis arrive une affaire spéciale qui va le sortir de son enfer... Les humanitaires, on n'en

parle jamais comme ça : ils sont toujours très propres ! L'humanitaire est un héros formidable, génial, il aide le monde, sauve des Africains. Bref, il est lisse comme une toile cirée, si bien qu'il n'y a rien à raconter sur lui ! L'image de l'humanitaire est tellement propre dans un monde tellement sale qu'on ne peut que le trouver ennuyeux ! Ce serait différent s'il devenait alcoolique, drogué ou épousait une cause contraire à son engagement premier, par exemple en s'enrôlant dans des milices qui commettent des exactions, parce qu'il basculerait dans un univers à rebours des représentations habituelles. Mais si c'est pour voir quelqu'un partir de Paris pour un pays d'Afrique et le suivre en bon Samaritain, ça ne fait même pas un roman de gare, sauf s'il y a une grosse histoire d'amour. Tout cela fait partie de l'iconographie, même si on commence à voir des choses qui égratignent ces icônes : l'affaire de L'Arche de Zoé avec des humanitaires menottés, là, ça change l'iconographie !

Igor Gran

- 61 Absolument, un personnage ne devient intéressant que s'il a un travers. Hercule Poirot ne devient intéressant que parce qu'il est gros, qu'il aime manger et qu'il a un accent impossible !

Denis Maillard

- 62 Je rebondis sur ce que disait Bruno David en citant de nouveau le livre *La Méprise humanitaire*, qui se passe au Rwanda, et dans lequel un humanitaire amoureux d'une Tutsie qui prend les armes se demande ce qu'il doit faire. Finalement, il reste dans son rôle d'humanitaire et il va dans un village zaïrois pour soigner des gens...

Une personne dans la salle

- 63 Je m'interroge sur l'enjeu qu'il y a à relier l'humanitaire et la fiction. Est-ce que les romanciers et la fiction doivent devenir des outils de communication pour l'humanitaire, et pour quel public ? L'humanitaire ne produit pas nécessairement de la bonne littérature, ni comme sujet, ni en tant qu'auteur. Ce qui m'intéresse dans la démarche de Igor Gran, c'est qu'il n'est pas humanitaire, qu'il n'est pas allé sur ces terrains qu'il a « fictionnalisés » mais que ses personnages sont le miroir de notre société qui se veut pleine de bonne conscience. Mais un roman par un humanitaire et sur les humanitaires, ça parle à qui ? Aux humanitaires qui vont essayer de se retrouver dedans ou d'en reconnaître d'autres du milieu ? Il n'y a rien de très spécifique dans l'humanitaire, donc, du coup, je ne pense pas que l'humanitaire produise un genre en soi. Il est beaucoup plus traité, au niveau de l'image, dans des genres déjà existants, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup de fictions qui se servent de personnages humanitaires, qu'il s'agisse de fictions sur la guerre ou des romans à l'eau de rose. Mais je ne crois pas que l'humanitaire puisse être un genre qui se suffise à lui-même.

Igor Gran

- 64 Vous avez entièrement raison. Pour moi, le plaisir d'écrire un roman est purement égoïste, et j'assume, c'est le seul truc qui fait que je me lève le matin. Est-ce que ça plaît ou est-ce que ça ne plaît pas ? Qu'importe. J'espère seulement arriver assez près de la réalité par des voies qui me sont propres.

Une personne dans la salle

- 65 On reproche souvent aux journalistes de ne pas donner une image réelle de ce qui se passe. Mais c'est au fond parce que, pour le journaliste, c'est une fiction : il écrit son article comme il sent les choses, avec son imaginaire à lui, cette « niche de fiction » à

travers laquelle il interprète à son goût et qui, naturellement, travestit plus ou moins la réalité.

Bruno David

- 66 J'abonde dans votre sens. *A priori*, un journaliste doit retranscrire une situation et non l'interpréter, ce que font très bien, par contre, le marketing et la communication, dont le but est de réenchanter les choses. Ce qui est à mon sens questionnable, c'est la dose d'imaginaire qu'on injecte en permanence dans ce que l'on raconte. On a besoin de se valoriser, donc il est difficile de dire qu'on s'est trompé, qu'on a échoué. Forcément, on réinterprète. Il est rare par exemple d'entendre des humanitaires dire qu'une opération a été un fiasco total ! Pourtant ça arrive qu'on se plante. Il faudrait être capable de le dire mais on irait à l'encontre d'une représentation de l'humanitaire qui est aussi une représentation du monde, des représentations que l'on donne à consommer au public. Car la vision qu'on donne de l'humanitaire, c'est celle que les gens attendent. Si on change cette vision, ils ne vont pas reconnaître « leur » humanitaire. Les ONG sont dans ce système-là aujourd'hui.
- 67 Où sont les limites de ce système pour les ONG ? Par exemple, quand on est Handicap International et qu'on monte des campagnes contre les bombes à sous-munition, est-ce qu'on est obligé de passer dans des médias qui sont la propriété de groupes fabriquant des armes ? Cela, ce n'est pas de la fiction, c'est de la réalité. Ce sont des questions qu'il faudrait être capable de partager avec le public, expliquer que le monde est complexe et que l'humanitaire emprunte à cette complexité, loin des images d'Épinal qu'il véhicule. Cette frontière entre fiction et réalité, à mon avis, s'amenuise de plus en plus. Et c'est là que les gens qui ont du talent en communication s'investissent le plus. On ne sait plus, aujourd'hui, où est la réalité et où est la fiction. Regardez ce qui s'est passé avec le *Da Vinci code* : c'est vrai ou c'est pas vrai ?... Comme on est dans des logiques de théorie de complot aujourd'hui, où tout le monde remet tout en cause, on peut faire des « coups » en racontant des choses complètement absurdes. C'est là que, pour des acteurs humanitaires, il faut se poser des questions éthiques.

Denis Maillard

- 68 Le « complot humanitaire », un très bon thème de roman ! Il me semble effectivement qu'il n'y a pas beaucoup d'exemples où les humanitaires vont à contre-courant de ce qu'on attend d'eux. Peut-être lorsque Médecins sans Frontières, en pleine crise du Tsunami, demande la cessation des dons. Là, ils ne se confortent pas dans l'image qu'on a des humanitaires qui, à ce moment-là, entraînés par les médias, sont souvent en train de perdre la tête.

Une personne dans la salle

- 69 J'étais étonné par ce que disait Sylvie Brunel sur le refus par son éditeur du mot humanitaire dans le titre alors que Iégor Gran a, au contraire, appelé le sien ONG, ce qui était peut-être fait pour faire vendre, parce que c'est quand même provocateur...

Iégor GRAN

- 70 Il s'appelle *ONG !* avec un point d'exclamation, qui est extrêmement important, parce que c'est un cri.

Une personne dans la salle

- 71 Pascal Dauvin et Johanna Siméant ont montré que l'humanitaire produisait des romanciers : puisqu'on va chercher à faire de sa vie un roman, quand le roman humanitaire s'arrête, on se réinvestit ailleurs et c'est là qu'on écrit. Est-ce que ça fait de

la bonne littérature ? Je ne crois pas. Le seul enjeu de faire de la fiction à partir de l'humanitaire, c'est s'il y a un intérêt littéraire.

Bruno David

- 72 Il est essentiel, à mon sens, qu'on fasse de la fiction à partir de l'humanitaire, même si elle n'aboutit pas à de la littérature, parce que la fiction a un mérite extraordinaire : elle permet de laisser courir son imagination et de créer des situations fictives qui peuvent nous faire avancer dans notre propre réflexion. Et si les choses ne se passaient pas du tout comme on les avait prévues ? Et s'il y avait des prises d'otages ? Et si, finalement, plutôt que d'aider les gens, on les amenait à leur perte ? On peut imaginer les choses, ça ne veut pas dire qu'elles vont se réaliser. Mais la fiction dans l'humanitaire est essentielle parce que c'est d'une certaine manière de la prospective qui nous permet de réinventer les choses. C'est un manque chez les humanitaires qui sont sur des choses extrêmement arrêtées : le monde humanitaire est, quelque part, conservateur . Pouvoir se poser les questions comme Sylvie Brunel les a vertement posées à l'époque où elle est partie d'Action Contre la Faim, c'est une bonne chose ! Il faut être capable de produire de l'imaginaire et se servir de son imagination pour mettre les choses en perspective. Il y a des gens suffisamment brillants chez les humanitaires, qui ont un imaginaire suffisamment large, pour avoir ce type de discussion et de réflexion. Il faut pouvoir imaginer des cas de figure fictionnels dans lesquels, demain, Greenpeace s'allierait avec Total ou Handicap International avec Dassault... La fiction crée de la réflexion et cela aide à avoir des postures plus franches, car je pense qu'à l'heure actuelle le marketing et la communication font courir des risques réels et concrets à l'humanitaire si des lignes déontologiques et éthiques ne sont pas arrêtées.

Une personne dans la salle

- 73 Je ne comprends pas en quoi le fait de faire de la fiction dans les ONG nous aiderait dans notre travail ?

Igor GRAN

- 74 Je suis plutôt d'accord avec vous parce que je ne vois pas en quoi le fait d'avoir écrit des SAS a aidé les espions ou en quoi les romans policiers ont aidé les commissaires de police ! Ça peut à la limite susciter des vocations... Peut-être que s'il n'y avait pas eu de romans ou de films de science-fiction, il y aurait moins de gens qui postuleraient à la Nasa...

Une personne dans la salle

- 75 Je me demande si Bruno David n'est pas un pur produit de la fiction humanitaire ! Vous supposez en effet que l'humanitaire serait un champ unifié qui aurait un intérêt en tant que tel. Mais pour avoir fait de l'humanitaire pendant dix ans, je sais ce qu'est une mission donnée dans un endroit donné, en tant que médecin ou en tant que logisticien, je sais ce que c'est en tant qu'expérience humaine, mais c'est une fiction de croire que c'est un champ en soi. C'est la fiction que nous vend le marketing des ONG !
- 76 Vous parliez de l'image de l'humanitaire comme héros moderne, mais je pense qu'elle est plus vraie à l'intérieur des grandes ONG humanitaires qu'à l'extérieur. Les humanitaires sont dans l'obligation de produire un discours pour avoir des dons et fonctionner, et par je ne sais quel phénomène troublant, ils adhèrent à la fiction qu'ils inventent eux-mêmes. Vous revenez sans cesse sur la nécessité d'une fiction sur l'humanitaire, mais je trouve que c'est mal poser la question. Finalement, quand on

regarde les deux écrivains que sont Sylvie Brunel et Iégor Gran, l'une est partie de la réalité de l'action humanitaire pour faire émerger la fiction, tandis que l'autre est parti d'une fiction pour aller vers une réalité. Les deux sont, pour moi, complémentaires.

NOTES

1. Intelligence and Terrorism Information Center, *The Six Months of the Lull Arrangement*, 30 décembre 2008 ; UN Office for the Coordination of Humanitarian Affairs-Occupied Palestinian Territory, mensuel *Humanitarian Monitor*.
 2. Sylvie Brunel, *Nourrir le monde, vaincre la faim*, Larousse, mars 2009.
 3. Sylvie Brunel, *Frontières*, Denoël, 2003.
-

RÉSUMÉS

Débat animé par Denis Maillard, membre du comité de rédaction de la revue *Humanitaire*
Avec Sylvie Brunel, géographe, économiste et écrivain, auteur du roman *Frontières* (2003), Bruno David, président-fondateur de Communication Sans Frontières et du grand prix de la Communication solidaire, Iégor Gran, écrivain, auteur du roman *ONG !* (2003)

INDEX

Mots-clés : Acteur humanitaire, Action Contre la Faim (ACF), Action humanitaire, Communication, Fiction, Médecins du Monde (MdM), Médecins Sans Frontières (MSF), Organisation Non Gouvernementale (ONG), Représentation, Témoignage

AUTEURS

DENIS MAILLARD

Membre du comité de rédaction de la revue *Humanitaire*

SYLVIE BRUNEL

Géographe, économiste et écrivain, auteur du roman *Frontières* (2003)

BRUNO DAVID

Président-fondateur de Communication Sans Frontières et du grand prix de la Communication solidaire

IEGOR GRAN

Ecrivain, auteur du roman *ONG!* (2003)